

Le monde dans un cornet

David Dorais et Marie-Ève Mathieu

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

Sur un plateau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. & Mathieu, M.-È. (2000). Le monde dans un cornet. *Liberté*, 42(1), 52-61.

DAVID DORAIS ET MARIE-ÈVE MATHIEU
LE MONDE DANS UN CORNET

— Bonjour, vous avez rejoint la boîte vocale d'Aglaé et de Chocolat. S'il vous plaît, laissez-nous un message, nous vous rappellerons bientôt. En attendant, passez une excellente journée.

— Aglaé, c'est Martine Dallaire, d'Éco-quartier. Il faut que tu nous contactes d'urgence : la ville refuse de nous donner notre subvention. Ça va mal.

Il n'y a pas d'autre message, Aglaé soupire. Elle devrait peut-être changer son message. « Martine aurait pu dire bonjour au moins, tu ne trouves pas, Chocolat ? Non, tu as trop faim. Regarde ce que je t'ai apporté : du Whiskas gourmet au foie. Attends, je t'en donne. Tu aimes ça, hein ? Je ne sais pas comment tu fais : ça a l'air tout à fait répugnant. » Le chat mange avec appétit, sans se soucier de sa maîtresse qui approche sa main. Elle le caresse, mais il n'aime pas ça quand il mange. Elle essaie de lui flatter le nez, il courbe le dos et se presse contre son écuelle. « Bon, j'ai compris. Il ne faut pas que je te dérange, mais je m'ennuie, moi : je ne t'ai pas vu aujourd'hui. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as encore dormi ? Chanceux, moi j'ai travaillé toute la journée. » Elle le regarde manger un moment, puis, prise de remords, elle se reprend : « Tu sais, pour Martine, je ne voulais pas dire qu'elle n'est pas gentille... Cet été, par exemple, c'est avec elle que j'ai placé des bacs de fleurs dans les ruelles. C'est tellement beau les fleurs ! Si on entoure les gens de beauté, ils vont finir par s'embellir, tu ne penses pas ? »

Aglagé se relève et prend le chat sur son épaule en lui grattant le cou. Elle va à la fenêtre, celle à côté de son autel, et s'assoit sur le rebord. Elle se relève aussitôt : c'est mouillé. « Il n'a pas plu pourtant, c'est bizarre. Tu sais ce qui est arrivé, toi ? » Le chat lui fait face, la regardant d'un air inexpressif. Aglaé essuie l'eau, ouvre la fenêtre et plonge son nez dans les pots d'herbes fraîches. Elle cueille quelques feuilles de mélisse et de menthe pour les faire infuser ; la tisane a la qualité magique de la calmer, de la faire fondre. Quand elle en boit, ses épaules se détendent, elle se sent couler lentement, se dissiper dans l'air ambiant. La poussière du dehors s'est déposée sur la surface des feuilles. Elle les rince sous le robinet puis les plonge dans l'eau bouillante. Elle patiente quinze minutes, mais pourtant sa tisane est fade. Déçue, elle retire une feuille flétrie de la théière et la jette à son chat, qui déguerpit aussitôt. La feuille atterrit sur le plancher avec un bruit flasque.

Le lendemain, Aglaé se rend au Patio pour travailler. Elle vend de la crème glacée pour payer ses études. C'est un emploi éprouvant, peu rémunérateur, et les clients sont exigeants. Mais elle aime ça malgré tout. Pourquoi ? Peut-être à cause de toutes les couleurs de crème glacée qu'elle vend. « Tous les goûts sont dans la nature », aime-t-elle se répéter, et trente saveurs différentes, en plus du tofu glacé, est-ce que ce n'est pas un beau signe de diversité ? Elle est convaincue que oui ; chaque personne est différente et unique. Et puis, elle aime ses patrons et les autres employés, qui ont la même philosophie qu'elle.

« Ici le sourire est gratuit », affiche la vitrine. Chaque matin, Aglaé se passe les mains sur la tête pour se revêtir de lumière. Comme par magie, un sourire apparaît immédiatement sur son visage. La mauvaise humeur, c'est contagieux. Si on accueille les gens avec une grimace, se dit-elle, ils deviennent maussades, ils crient après leurs proches, ils les battent, qui sait ? Mais un

sourire aussi, c'est contagieux : la joie se propage tellement facilement. Le monde, c'est un organisme vivant, les actions de chacun ont des effets sur les autres. « Aye madame, je veux un coke. » Aglaé sursaute, elle n'a pas entendu le client entrer. Il a le nez, la langue et les pantalons troués, un squeegee dégoulinant dans la poche arrière.

— On ne vend pas de boissons gazeuses, c'est une crèmerie ici.

— Tu m'niaises ? Vous êtes ben le seul magasin qui en vend pas en ville. Comment ça, pas de liqueurs ?

— On n'encourage pas le monopole des grandes multinationales, qui n'ont aucune conscience sociale. En plus, c'est de la mauvaise nourriture, il n'y a que des calories vides, là-dedans.

— Gang de malades. Shit !

Le client sort. Aglaé se sent tendue, elle a eu cette discussion vingt fois depuis deux semaines. Elle n'ose pas dire que ses patrons se sont tout simplement disputés, pour une question de visibilité des produits, avec le distributeur, et que celui-ci ne veut plus faire la livraison chez eux. Elle préfère donner son explication, qui paraît plus courageuse. Il y a au moins deux ou trois personnes qui ont approuvé cette décision, sans rien acheter toutefois.

— Encore dans la lune, Aglaé ?

— Ah, bonjour Martine !

— Tu ne m'as pas rappelée hier ? On a eu une réunion d'urgence.

— Oh, je m'excuse...

— Bravo, on n'a pas eu le quorum pour prendre la moindre décision. Je comptais sur toi. Écoute, tu es avec nous, ou tu ne l'es pas. On n'a pas besoin de participants qui ne sont pas là les trois quarts du temps. Tu as fait les tracts pour la semaine prochaine, au moins ?

— Ben, oui. Je les ai à la maison.

— Ah, parfait! Je suis venue pour rien. J'ai pas juste ça à faire.

— Si tu veux, je vais les chercher à ma pause de dîner et je te les apporte chez toi vers midi trente.

— O.K. Tiens, signe ça.

— C'est quoi ?

— Toujours des questions avec toi. Si t'avais été là hier, tu saurais que c'est une pétition pour demander à la Ville qu'ils changent d'avis pour la subvention. Je te laisse une feuille. Il faudrait avoir un maximum de signatures.

— Bye, Martine.

Mais elle est déjà partie. Aglaé, à sa pause de dîner, retourne chez elle, pressée. Heureusement, son appartement est à l'angle de Mont-Royal et de Resther, à moins de deux coins de rue de son travail. Il lui faudra quand même se rendre au coin de Laurier et de Chambord pour remettre les tracts à Martine.

Elle monte l'escalier et ouvre sa porte. Une odeur forte d'encens l'accueille ; elle avait laissé brûler un bâton sur son autel avant de partir ce matin. Le parfum est d'autant plus frappant qu'on ne le sent pas dans la cage d'escalier. Elle adore l'encens. Les odeurs ont ce pouvoir surnaturel de réchauffer l'âme et de pénétrer partout. Elles sont immatérielles et peuvent voyager même là où le regard ne se rend pas. Elle aime croire, quand elle fait brûler du patchouli, que les gens dehors le respirent eux aussi et lèvent le nez vers sa fenêtre avec un sourire. Elle entre, se déchausse et met le pied dans une flaque d'eau, en plein couloir. « Chocolat, c'est toi qui t'es échappé ? » Le chat maigre la regarde placidement. Il miaule et se sauve quand elle amorce une caresse. « Oh! ce n'est pas grave, je vais nettoyer. C'est la première fois que tu fais un dégât. Qu'est-ce que tu as ? » Son écuelle est vide, Aglaé la remplit pendant qu'il se frotte sur sa main. « Comment ça se fait que tu manges autant et que tu sois si petit ? On

dirait que ta fourrure est trop grande pour toi. » En disant cela, elle remarque que l'animal a maigri depuis la veille, que son pelage est flasque sur ses côtes. Elle n'avait jamais noté ce fait. Ce doit être son imagination, il ne peut pas avoir changé en si peu de temps. De toute façon, elle n'a pas le loisir d'y penser, il faut qu'elle se dépêche d'apporter les tracts à Martine, pour éviter de lui déplaire encore une fois.

De retour à son travail, elle n'a pas le temps de manger. Elle regarde tristement son sandwich au végétal-pâté, qu'elle aurait volontiers englouti. Mais on ne doit pas manger à la hâte : c'est mauvais pour la digestion et ça empêche la diffusion des énergies. « On devient ce qu'on mange, se dit-elle. Je ne veux pas être un sous-produit ingurgité en deux secondes. » C'est pour cette raison aussi qu'elle ne « mange pas ses amis les animaux », comme elle dit, pour être en harmonie avec la nature. Elle en parle autour d'elle, elle veut sensibiliser les gens. Ils consomment trop, et mal. Son ventre crie. Dévorer, c'est commettre un sacrilège, autant s'en passer. Elle se concentre sur sa respiration. Puis elle enfle son chandail de laine, elle a froid.

— Miss, excuse me, I'm waiting.

— Bonjour, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— You don't speak English ?

— Non.

— Hello, we're in Montréal here. Don't you think it's time to learn ? Anyway. I'll take a split with pineapple sauce, some chocolate and fake cherries. Do you get it ?

— Euh...

— Listen, lady, I want a banana split. That's easy.

— Il veut un banana split avec de l'ananas, du chocolat et des fausses cerises, s'impatiente un autre client. Voyons, c'est pourtant simple.

La file s'allonge. Une dizaine de touristes américains l'ont toisée de manière méprisante quand ils ont vu qu'elle ne parlait pas anglais. Pourtant, une affiche

derrière le comptoir dit bien : « Le bonheur et le succès n'appartiennent jamais aux chialeux. » Mais, évidemment, ils ne l'ont pas comprise.

À la fin de la ligne, il y a Monsieur Serge. Il parle vite, sa voix haut perchée résonne dans tout le bar laitier, et il prend au moins dix minutes à se décider. De plus, il a la manie d'appeler les serveuses « ma belle noire », sauf Aglaé, qu'il ne trouve visiblement pas belle.

— Écoute ma crotte, c'est pas de mes affaires, mais il faudrait vraiment que tu fasses quelque chose avec tes cheveux.

— Je les traite au henné. Ça les rend cuivrés.

— Ben oui, comme un toit d'église. Y z'ont l'air verts tes cheveux, c'est ben simple.

— Qu'est-ce que vous allez prendre ? Décidez-vous.

— Ah ! ah ! Si on peut pu parler !

Aglaé supporte mal qu'on lui parle de son apparence. Elle aimerait être aussi belle à l'extérieur qu'à l'intérieur. Comme ce serait simple si l'apparence reflétait la personnalité. Elle essaie de se convaincre qu'il n'y a de réelle beauté que spirituelle. Mais devant des méchancetés gratuites, la plus éclatante des évidences pâlit quelque peu. « Je manque de lumière aujourd'hui », se dit-elle.

Après la fermeture du magasin, Aglaé se rend directement à la maison. Sitôt entrée, elle agrippe Chocolat et lui flatte la tête. Il y a des moments où elle se sent tellement d'amour pour son chat qu'elle serait capable d'embrasser le monde entier. Dans la cuisine, une flaque translucide gît sur le plancher. « Encore ! » Le chat atterrit silencieusement et déguerpit tandis qu'Aglaé essuie le dégât. Elle met une casserole sur le feu et regarde fondre lentement sa cuillerée de miso. L'odeur de soja embaume la pièce, elle ajoute quelques cubes de tofu et de l'échalote. Elle avale son bol en trois gorgées, puis enfile son manteau. Elle a un peu froid, elle a envie de parler à des gens. Elle décide d'aller lire au Porté Disparu.

Son livre préféré sous le bras, elle entre dans le café aux murs tapissés de livres, plein comme d'habitude. Elle s'installe à la seule place libre, dans un coin. Pour relaxer, elle ne connaît rien de mieux que de lire *La Part manquante*, de Christian Bobin. Il n'est pas considéré comme un grand auteur par ses profs, mais chaque fois qu'elle le lit, elle a l'impression qu'il lui parle à elle seule. C'est comme ça avec tous les auteurs qu'elle aime : une sorte de fraternité de pensée les unit, ils partagent le même esprit, « comme s'ils habitaient chez moi », se dit-elle. Elle ne se croit pas candide, elle veut seulement ne regarder que les meilleurs côtés de l'existence : le monde est déjà si triste, à quoi bon s'alimenter à l'horreur ? Pour la même raison, elle ne lit jamais les journaux, ni ne regarde la télévision.

Elle prend son temps, savoure chaque phrase et tente de s'inspirer de l'esprit du roman. Vivre dans un roman, ce serait tellement bien. La serveuse irritée lui rappelle qu'il faut commander quelque chose. Aglaé réplique doucement qu'elle ne voulait pas la déranger, mais qu'elle prendrait volontiers une tisane. Ils n'ont que des tisanes en sachet. Aglaé est déçue, elle opte pour un verre de bière en fût, le moins cher.

— C'est de la Molson Dry.

— Ah, ce n'est pas tellement bon. C'est trop chimique.

— Voulez-vous de la Boréale ? On a pas vraiment d'autre chose dans les produits de microbrasseries.

— Oui. Je vous remercie.

— Ça sera pas long.

Aglaé est agacée par l'attitude de la serveuse, mais elle se rappelle qu'elle ne doit pas juger. Cette fille est sûrement très gentille, peut-être qu'elle a simplement eu une mauvaise journée. Elle se dit qu'elle devrait venir ici plus souvent, peut-être qu'elle pourrait apprendre à la connaître. C'est toujours elle qui travaille la semaine.

Elle deviendrait une habituée, elle la saluerait et elle saurait ses goûts. Elle prendrait une bière ou un lait vapeur et eux diraient : « La même chose que de coutume, hein, Aglaé ? », puis ils se pencheraient sur elle, curieux de ce qu'elle lirait. Ils pourraient en parler ensemble. L'idée lui plaît bien. Après avoir lu deux heures, elle rentre à la maison. Elle s'ennuie de Chocolat.

Elle marche d'un pas rapide dans les rues désertes. Les jours raccourcissent, l'automne approche. En passant devant les façades des immeubles, elle sent des ondes irradier des murs, les rayons de soleil accumulés durant la journée. Les façades sont roses, bleues, vertes, leur chaleur l'enrobe tendrement. Toutes ces couleurs semblent éclater juste pour elle.

La première chose qu'elle remarque en posant le pied dans son appartement, c'est l'immense flaque qui mouille l'entrée. Puis c'est le voyant rouge du téléphone qui clignote. Elle a un message. « Salut, Aglaé, ici c'est Éric Fillion. On se connaît, on s'est déjà vus souvent à Éco-quartier, puis avant ça, à Patrimoine vert Montréal. Écoute... je ne sais pas comment te dire ça... heu... Martine a eu... un accident. En sortant d'une ruelle, à pied, elle s'est fait frapper par une benne à ordures. C'est con, hein ? Elle est à l'hôpital, on voulait juste savoir si tu pourrais contribuer un peu pour un bouquet de fleurs. Je te rappelle. Bye ! »

Aglaé est secouée. Elle pose sa main devant sa bouche. « Pauvre Martine, se dit-elle ! Il faut absolument que j'aille la voir ! » Puis ses orteils touchent la grande flaque d'eau. Elle court chercher un linge dans la cuisine, essuie et retourne essorer le linge dans l'évier. Elle gratte le cou de Chocolat puis le serre dans ses bras. Il perd du poids, il a l'air tout ratatiné, comme s'il portait deux fourrures l'une sur l'autre, la sienne lisse et rase et, par-dessus, une grotesque peau d'ours. Aglaé se dit qu'il ne digère peut-être plus la nourriture en boîte, elle court lui acheter du

poulet au supermarché. Elle n'aime pas acheter de la viande. « C'est pour mon chat », insiste-t-elle.

Elle trouve à nouveau une flaque, dans le salon cette fois, son chat à côté, l'air penaud. « Mais tu fonds, ma parole ! » s'alarme-t-elle. Elle prend son chat dans ses bras, elle a envie de pleurer. Pourquoi est-ce qu'il fond comme ça ? Son appartement déborde pourtant de vie, il y a des plantes vertes partout, même dans la salle de bains. Mais Chocolat, au creux de ses bras, semble rapetisser à vue d'œil.

Le chat n'émet à présent plus un son. Il reste à côté du futon, l'air absent. Il est de la taille d'un chaton. Aglaé le caresse tant bien que mal du bout du doigt, mais il rechigne. Elle se contente alors d'éponger la mare qui se forme sous lui et d'aller vider cela dans l'évier. En voyant son bol préféré, celui dans lequel elle boit sa tisane, une idée lui traverse l'esprit. Elle dépose le bol sur son autel et essore dedans l'eau qui s'est écoulée de son chat.

Son autel, c'est une petite table sur laquelle elle dépose tous les objets qui revêtent un caractère sacré pour elle. C'est là qu'elle range ses livres préférés. Elle a aussi sa théière bleue, qu'elle a achetée chez un antiquaire de la rue Saint-Denis, et la photo d'elle lors de la nuit de Walpurgis. C'était une célébration artistique à l'occasion de l'équinoxe de printemps, pendant laquelle elle avait monté une petite performance pour sensibiliser les gens à l'importance vitale de l'écologie. La photo la montre agonisante sous une tunique faite de produits de consommation. Chaque fois qu'elle s'assoit au pied de la table, il lui semble que le monde entier envahit la pièce, elle sent intimement qu'elle appartient à un tout, qu'il n'y a qu'une seule âme répandue dans tout l'univers et répartie dans des millions d'êtres, tous semblables. « Eux, c'est moi, se dit-elle, et moi, c'est eux. »

La fumée d'encens monte et se répand dans le salon. Une bouffée d'air lui parvient de dehors, par la fenêtre

entrouverte. C'est étrange, l'air ne sent rien. D'habitude, à l'automne, on sent les feuilles, la pluie, l'hiver qui arrive, mais cette fois-ci, absolument rien. Aglaé ferme la fenêtre. Elle essuie l'eau à nouveau et tord son linge dans son bol. Il est presque vide. C'est étrange, l'eau s'est évaporée rapidement. Elle ne pense plus à Martine. Chocolat est maintenant à peine plus gros qu'un dé à coudre. La gorge serrée, des tremblements dans la mâchoire, elle n'ose même plus y toucher, de peur de le faire disparaître. « Oh! Chocolat! »

Comme elle aimerait encore pouvoir le prendre dans ses bras, le serrer fort tout contre elle pour sentir sa fourrure lui chatouiller le cou. Il sauterait à terre pour se sauver, mais elle courrait après lui pour l'attraper par la queue. Il tente de se dégager, puis, résigné, il se couche sur le côté et roule sur le dos, exposant son ventre touffu. Aglaé lui passe les doigts dans la fourrure, lui grattant les joues, caressant ses flancs. Il est tellement soyeux. Elle lisse ses moustaches entre son pouce et son index, elle lui frotte le nez du bout du doigt, puis à deux mains elle le flatte à rebrousse-poil tandis qu'il fait le dos rond.

Aglaé se réveille, haletante. Sa main est parcourue de picotements. « Chocolat a fondu », se dit-elle pour s'en convaincre. Elle le cherche partout, il n'y a même plus de trace d'eau. Tout s'est volatilisé. Entre ses larmes, elle esquisse un sourire. « Ça veut dire qu'il a disparu pour un monde meilleur. » Elle prend son bol et se fait une tisane. Puis, souriante, elle se passe encore une fois les mains sur les cheveux pour se recouvrir de lumière.